Tel fut et resta jusqu'à sa mort le Père HUBERT. Foudroyé par un infarctus du myocarde en 1955, il ne pensa plus qu'à se préparer à une sainte mort. Il fut terrassé définitivement le 25 août 1962. Sa figure exceptionnelle d'homme, de prêtre et de Missionnaire Oblat de M.I., surtout à cause de sa franchise et droiture, ne pourra jamais s'effacer du souvenir de ses confrères et des nombreux et fervents amis, noirs et blancs. Les Bashilele qui retinrent le meilleur de son cœur et son dévouement apostolique 25 ans durant, ne pourront jamais oublier celui qu'ils appelaient familièrement « Tata Kalumba » (Tout-puissant). Sa vie fut un grand exemple ! La Province oblate du Congo perd en lui un grand missionnaire et un grand Oblat. Ceux qui, comme j'en ai eu le bonheur. ont vécu plusieurs années à son ombre, en remercieront à jamais le Seigneur et Lui demanderont avec tous de récompenser là-haut son bon et fidèle serviteur.

J. VAN ROMPAEY



R. P. LUCIEN DELALANDE

(1901-1962)

Il est toujours triste de perdre un membre de sa famille, mais quand ce membre est un frère et un intime, vivant sous le même toit, un commensal et un camarade de récréation, la peine est doublement ressentie.

Le Père DELALANDE fut pour chacun des membres de la communauté de Saint Sauveur de Québec un confrère aimé et apprécié. Sa disparition prématurée creuse un vide profondément senti.

De descendance normande et niversaise, Lucien Delalande est né à Moiry, diocèse de Nevers, France, le 9 janvier 1901. Il était l'enfant de Adolphe Delalande et de Marie Emilie Mechain.

Orphelin de père à l'âge de deux ans, il fréquenta quelques années (1905-1909) l'école publique de Moiry, puis fut admis à l'orphelinat de Perrou, département de l'Orne, de 1910 à 1915. Son entrée au Petit Séminaire de Séez date de 1915.

Le 15 Novembre 1923, son cours de lettres terminé et ses années de service militaire écoulées, Lucien Delalande entrait au noviciat des Oblats à Thy-le-Château, Belgique, pour faire profession l'année suivante à Coigny, département de la Manche, France, par suite du déménagement du noviciat. De 1924 à 1930, nous le trouvons au scolasticat de Liège, Belgique, pour ses études philosophiques et théologiques.

Oblat perpétuel le 21 Novembre 1927, il fut ordonné prêtre le 7 Juillet 1929 par Mgr Kerkofs, évêque de Liège.

Déjà à cette époque il s'est révélé compagnon plein d'entrain, ardent, travailleur, délicat, jovial, parisien par certains côtés. Avec celui qui allait devenir Monseigneur Clabaut, il arpente les rares arpents de neige de sa localité en rêvant du Nord Canadien.

Comment lui est venue sa vocation ? Une lecture missionnaire, le passage d'un vétéran du Grand Nord, ou ce besoin de se donner pour combler la misère d'autrui ? Sa vocation d'Oblat et de missionnaire de l'Arctique semble avoir obéi à plusieurs impératifs.

De santé robuste, marqué d'un attrait évident pour les rudes missions, le Père Delalande se voit assigner comme premier champ d'apostolat l'immense territoire du Vicariat du Mackenzie au Canada.

Parti de Paris en mai 1930, il arrivera à Coppermine pour la fête du 15 août. Il fut reçu à la mission par le Père Fallaize et le Frère Berens. C'est en leur compagnie qu'il commença sa carrière de missionnaire qui devait durer vingt-deux ans. Pour Dieu ! Pour les âmes ! Telle sera désormais sa devise.

Zélé et débrouillard, bien décidé, à l'exemple de

St Paul, de se faire tout à tous, et servi en cela par une facilité d'adaptation peu ordinaire, il maîtrisa d'abord les deux langues du territoire, l'anglais et l'esquimau, puis il s'adonna, avec des moyens de fortune, à la fondation et à l'organisation des missions de Burnside, Cambridge Bay et Coppermine.

Prenant la relève des Pères ROUVIÈRE *et* LEROUX, assassinés aux Chutes du Sang, près de Coppermine, il a parcouru pendant plus de vingt ans ces régions désertiques, couchant tantôt dans l'iglou, tantôt à la belle étoile, partageant habituellement les mœurs de ses ouailles, mangeurs de viande crue, et portant toujours la bonne nouvelle de l'évangile à ces âmes ensevelies dans la nuit polaire et dans un sombre paganisme.

Bien en vue dans le Vicariat du Mackenzie, le Père DELALANDE dut assumer des charges importantes. Une année, le Vicaire des Missions eut recours à ses services pour prêcher la retraite annuelle des confrères du Vicariat. Une autre fois, ce fut au tour des religieuses d'Aklavik de bénéficier de son zèle.

Quand il s'est agi d'élire un délégué pour représenter le Vicariat au chapitre général de la Congrégation des Oblats,à Rome, en 1947, ses confrères eurent l'œil sur le Père DELALANDE qui effectivement fit le voyage et eut à cette occasion le bonheur de revoir les siens.

Doué d'une grande facilité pour la poésie, il composa des cantiques que chantent aujourd'hui les Esquimaux dans leurs cérémonies religieuses. Vivant la plupart du temps au milieu de ses ouailles, il en vint à posséder si bien leur langue qu'il codifia sous forme de grammaire le fruit de ses connaissances en ce domaine, œuvre de nature à faciliter d'autant l'initiation des futurs missionnaires à leur tâche apostolique.

Travailleur acharné, le Père DELALANDE nous livra dans un volume de 222 pages, intitulé « Sous le Soleil de Minuit », le fruit de ses nombreuses expériences missionnaires.

Il avait foi en son travail d'évangélisateur, si pénible soit-il. « Sans se laisser arrêter par les incompréhensions, le missionnaire va de l'avant... Il est l'ambassadeur de Dieu lui-même, son envoyé. Bon gré mal gré, ce caractère l'accompagne partout. Même les Blancs qui le critiquent, même les indigènes qui ne le comprennent pas, le regardent comme l'homme de Dieu. Il a le droit d'en être fier, mais aussi l'obligation de s'en montrer digne. De plus, le missionnaire est un planteur d'Eglise. Il est venu pour préparer, pour établir une église visible. Il est envoyé par l'Eglise et ce fait constitue une force et une assurance ». (Sous le soleil de minuit p. 172).

Le Père DELALANDE avait le cœur trop sensible pour ne pas souffrir de l'éloignement des siens et de la solitude de sa vie missionnaire,

« La joie d'apprendre qu'on est envoyé et les cérémonies si touchantes du baisement des pieds ne peuvent enlever au départ son caractère de sacrifice... Toute sa vie, loin, seul, le missionnaire revivra ces intants douloureux de l'adieu et de la dernière bénédiction aux parents agenouillés. Chaque printemps, sur l'océan de glace ou dans le désert de neige, il pensera aux haies d'aubépine et aux pommiers en fleurs de sa Normandie, aux oliviers de sa Provence, aux vieux érables du Pays de Québec. Dans sa solitude, il se rappellera le charme ensorcelleur des villes. Exilé, il restera profondément attaché au pays de son enfance ». (ibid. p. 174).

Aussi le Père DELALANDE gardera une certaine nostalgie de cette terre de souffrance. Certaines mères s'attachent souvent davantage à l'enfant qui les a fait le plus souffrir, ainsi cette terre inhospitalière remua toujours le cœur du missionnaire qui en garda toute sa vie l'empreinte. « Oui, tout cela m'att're encore. Pays de beuté souvage et de désolation, en hiver surtout. Mais, dans la symphonie universelle de l'univers au Créateur, l'Arctique a sa

part, fait entendre sa note, une note grave, sévère. Comme il la comprend cette part, comme il l'aime cette note, le missionnaire catholique qui redit chaque jour au bréviaire: Glaces et Neiges, Lumière et Ténèbres, Chaleur et Froid, bénissez le Seigneur ». (ibid. p. 39).

* * *

Sa santé déclinant, le Père se voit obligé, en 1950, de quitter momentanément ses ouailles. Sur l'invitation de Mr et Mme Charles Edouard Dorion, ses bienfaiteurs, il prend à Ville Marie quinze mois de repos bien mérité.

Grâce à tous les bons soins qu'il reçut dans ce foyer, il put, en 1952, retourner chez les Indiens, cette fois à Fort Simpson, sur la rivière Mackenzie. Mais ce ne fut que pour une quinzaine de mois. Sa santé définitivement compromise oblige ses Supérieurs à l'éloigner de ses chères missions du Nord.

Le 11 aout 1953, on lui confie l'aumônerie de l'Hôpital de l'Immigration à Québec, pour le bien spirituel des immigrés et des tuberculeux, Indiens et Esquimaux, poste qu'il occupa jusqu'à la fermeture de l'institution en 1953. On le nomme peu après, soit le 1er mars 1960, aumônier de l'école secondaire Marguerite Bourgeois, où il devait mourir à la tâche.

C'est à ces deux derniers postes que nous l'avons mieux connu. Le Père DELALANDE nous est toujours apparu d'une exquise délicatesse et d'une discrétion consommée. Fin compagnon, aimable en société, il n'était pas un homme à se laisser ensorceller par la bagatelle et les basses mesquineries si fertiles en querelles domestiques. Animé d'une belle largeur de vue, il planait au dessus des conflits et calmait tôt par sa sérénité et l'apport discret de sa charité les amorces d'un litige.

Nationalisé canadien en 1936, il était vraiment

des nôtres, s'ingéniant à briser toute frontière nationaliste et à partager la vie canadienne à la canadienne. Amateur de sport, il apprit à patiner à 56 ans, il décrochera un championnat aux quilles pendant son stage à l'hôpital du Parc Savard.

Au courant de l'histoire canadienne comme pas un des nôtres, il suivait avec un intérêt marqué les fluctuations de la vie nationale et politique du Canada français.

Bon, fidèle dans ses amitiés, sensible, un rien lui faisait plaisir comme un rien pouvait lui causer de la peine. D'humeur joyeuse, le Père DELALANDE cherchait à rendre son entourage heureux. Aussi n'eut-il que des amis et des bienfaiteurs. Mais il savait payer de retour les générosités qu'on lui faisait, et ses bienfaiteurs peuvent témoigner de sa fidélité et son empressement à manifester sa reconnaissance devant les bienfaits reçus. Il écrira annuellement au Supérieur de son Petit Séminaire pour lui faire part de ses activités et dire sa reconnaissance à cette institution méritante.

Fidèle à ses exercices religieux dans la mesure où ses fonctions le lui permettaient il s'est toujours signalé par son esprit de foi, son sens de l'obéissance et sa déférence à l'égard de l'autorité. Je ne pense pas qu'on ait eu à lui reprocher une parole de critique malveillante.

Il conserva toujours même revenu à la civilisation et malgré une santé avariée, cet esprit de travail qui le caractérisa durant sa vie missionnaire. Il donnera, au cours de son premier stage à Ville Marie, en 1951, une série de onze conférences missionnaires au poste de la radio locale. De même en 1954, nous le trouvons dans deux conférences aux mardis universitaires, à Québec.

Précieux consultant en affaires esquimaudes, il fut, pour la commission des œuvres Indiennes et Esquimaudes, son représentant officiel dans le co-

mité des Services pour le Nord de l'Association Esquimaude Indienne.

Nous avons vraiment admiré son dévouement et son esprit d'adaptation dans sa dernière fonction d'aumônier d'école secondaire et de conférencier de religieuses. S'adapter à 60 ans à un ministère aussi différent de celui qu'il avait connu jusqu'ici n'est pas un fait banal. Cependant il y réussit et ses élèves comme ses auditeurs variés gardent de lui un souvenir ému et reconnaissant.

* * *

Habitué à la vie dure, le Père DELALANDE n'était pas douillet. En tous cas, il ne s'est jamais dorloté. Si sa fin un peu brusque en a surpris quelques-uns, elle n'eut pas de secret pour eclui qui avait su partager son intimité.

Entré à l'hôpital au début de Novembre 1962 pour un examen apparemment de routine, le Père était déjà marqué. Le médecin diagnostiqua un infarctus du myocarde dont il ne devait pas se remettre.

Au cours de sa dernière maladie, il fut ce qu'il avait toujours été. Sa charité et sa bonne humeur ne se sont jamais démenties. Il poussa même la délicatesse jusqu'à mourir sans déranger personne, les deux mains croisées sur la poitrine et donnant l'impression d'un bienheureux sommeil. C'était le 22 décembre au matin. Il avait reçu les derniers sacrements le 10 novembre précédent.

Age de 61 ans et onze mois, le Père DELALANDE comptait 38 ans de vie religieuse et 33 ans de vie sacerdotale. Bien résigné à son sort, il n'à laissé à son départ que des regrets. Son Service fut chanté en l'église de Saint Sauveur, le 24 décembre et sa dépouille mortelle repose au cimetière oblat de Jésus Ouvrier, Québec.

Ils sont maintenant réalisés pour lui, ces souhaits qu'il adressait à sa bienfaitrice missionnaire, de son

lointain Ft Simpson, après avoir goûté en 1950, les charmes d'un premier Noël canadien:

Va, oiseau de neige, reprend ton essor...
Car il s'achève ton rêve d'or...
Avec ceux qu'on aime, un jour dans le ciel,
Sans fin nous fêterons, marraine,
le beau Noël...

Gabriel BERNIER, O.M.I.